5

LES

COMÉDIENS AMBULANS,

OPÉRA COMIQUE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE;

Paroles de L. B. PICARD; *musique de* F. DEVIENNE;

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de la rue Feydeau, le 8 nivose an 7.

A PARIS,

Chez HUET, Libraire, rue Vivienne, N.° 8.

AN VII.

Personnages.		*Acteurs.*
BELLEROSE,	Comédiens et Comédiennes.	C.ns JAUSSERAND.
FLORIDOR,		FAY.
ROQUEBRUNE,		PRÉVOST.
RAGOTIN,		LESAGE.
M.me BEAUVAL,		C.nes AUVRAY.
ROSALINDE,		ROLANDEAU.
LAURETTE,		QUESNEY.
LE SOUFFLEUR.		
GERVAIS, voyageur,		C.ns NARBONNE.
HUBERT, dragon,		JULIET.
BERTRAND, garçon d'auberge,		RAFFILE.
JAVOTTE, fille d'auberge,		C.ne LAPORTE.
LE GREFFIER du Juge-de-paix,		C.ns DARCOURT.
UN CHARRETIER,		LEGRAND.

La Scène est aux environs de Beaugency, et à Beaugency même.

LES COMÉDIENS AMBULANS,

OPÉRA COMIQUE.

ACTE I.

Le Théâtre représente une forêt ; sur un côté, les débris d'une vieille chapelle ; dans le fond, une colline ; sur le devant, plusieurs bancs de gazon naturels.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELLEROSE *seul, descendant la colline, et se reposant sur un banc de gazon ; il porte une espèce de valise sur ses épaules.*

Reposons-nous un instant. Le délicieux endroit ! la fraîcheur de cet ombrage m'a déja fait oublier la fatigue de la route. Que faire en attendant que la jument poulinière, attelée au charriot sur lequel j'ai emballé nos malles, nos décorations et une partie de nos camarades, ait pu se traîner jusqu'ici avec tout son bagage ! Eh ! parbleu ! répéter le rôle qu'on m'a donné dans l'opéra nouveau. Justement, je l'ai sur moi. (*Il déroule un cahier de papier et déclame.*) La nature et l'hymen, et mon cœur et l'amour... Arrêtez, barbares... non, jamais... Ma scène avec l'amoureuse, mon fameux monologue que je sais déja, ma grande tirade en récitatif obligé ; et me voici à mon ariette de bravoure.

RECITATIF.

A mon aise, je puis répéter en ce bois,
Sans craindre que l'on me dérange ;
Je suis en train, je suis en voix,
Et je vais chanter comme un ange.

AIR.

Mes jours couloient nonchalamment
Dans le sein d'une paix profonde,

Et de Glycère heureux amant,
J'oubliais le reste du monde.
Soudain j'entends sonner la trompette de Mars;
En vain tu veux me retenir, ma belle;
Quand la patrie à son secours m'appelle,
Je vole sous ses étendards.
Ce n'est qu'après avoir remporté la victoire,
Que la tendresse aura son tour;
Je reviendrai, couvert des lauriers de la gloire,
Cueillir auprès de toi les myrthes de l'amour.

Oh! quel effet fera cette ariette!
Lorsque vous l'entendrez soutenue à la fois,
De la flûte, de la trompette,
Du basson, de la clarinette,
Du cor-de-chasse et du haut-bois,
Chacun s'écrie: Oh! quelle voix céleste!
Bravo! bravo! le bon chanteur!
Bravo! bravo! le bon acteur!
Moi, je reçois d'un air modeste,
Des spectateurs ravis les applaudissemens:
A la porte l'on fait la plus belle recette,
Ce qui vaut encor mieux que tous les complimens.
Oh! quel effet fera mon ariette!

Je crois que je ne m'en tirerai pas mal; mais chanter en plein air, cela vous ouvre l'appétit. Allons, faisons une pause pour déjeûner. (*Il ouvre la valise.*)

SCÈNE II.

HUBERT, *une valise semblable à celle de Bellerose, sous son bras;* BELLEROSE.

HUBERT.

Que le diable emporte les voleurs et la route! me voilà tout-à-fait égaré, c'est un petit malheur; mais c'est que je me meurs de soif, et c'est un peu plus sérieux.

BELLEROSE *se levant.*

J'entends du bruit.

HUBERT.

Ah! j'apperçois un voyageur. Eh! camarade, pourriez-vous m'indiquer mon chemin?

BELLEROSE *déclamant.*

Avec plaisir, seigneur, je vous offre mes soins.

HUBERT.

Voilà un homme fort honnête.

BELLEROSE.

Mais, me trompai-je?

HUBERT.

Mais, m'abusai-je?

BELLEROSE.

Ces traits.

HUBERT.

Cet air.

BELLEROSE.

Cette voix.

HUBERT.

Cette tournure.

BELLEROSE.

Est-il possible? C'est mon cousin Hubert.

HUBERT.

Eh! oui, ventrebleu! c'est moi-même, mon cousin Nicolas.

DUO.

TOUS DEUX.

Heureux l'instant qui m'offre ta présence!
Ah! quel plaisir; ah! quelle jouissance,
De pouvoir embrasser, après un si long-tems,
Le compagnon de son enfance,
Le plus cher de tous ses parens.

HUBERT.

En toi, quelle métamorphose!
Te voilà fort, te voilà grand.

BELLEROSE.

Mais je pourrais te dire même chose,
Tu me parais dispos et bien portant.

HUBERT.

As-tu toujours la tête un peu légère?

BELLEROSE.

Es-tu toujours aussi gai qu'autrefois?

TOUS DEUX.

Pas plus que toi, je n'ai, je crois,
Change, mon cher, de caractère.
Ah! quel plaisir; ah! quelle jouissance,
De pouvoir embrasser, après un si long-tems,
Le compagnon de son enfance,
Le plus cher de tous ses parens.

HUBERT.

Tu sens bien qu'à présent je ne suis pas pressé de retrouver mon chemin.

BELLEROSE.

Parbleu ! tu vas déjeûner avec moi.

HUBERT.

Un déjeûner ! cela ne se refuse jamais. Du vin, une moitié de volaille qui vous a une mine !... Je reconnais là, mon cher cousin et sa louable prévoyance. (*Ils s'asseyent et déjeûnent.*)

BELLEROSE.

Ce sont de ces petites précautions sans lesquelles le sage ne doit jamais se mettre en route.

HUBERT.

Ce garçon-là a une philosophie qui me charme. Buvons.

BELLEROSE.

Mais, conte-moi donc, depuis dix ans que j'ai quitté le pays, il doit s'être passé des choses! .. Qu'as-tu fait? qu'es-tu devenu? es-tu marié ? es-tu veuf? es-tu garçon ? as-tu des enfans ? et mon père, comment se porte-t-il ? le tien vit-il encore ? ma grande cousine Javotte est-elle encore fille ? et le voisin Bertrand bat-il toujours sa femme ?

HUBERT.

Ton père s'est remarié, le mien est dans les charges, ta cousine Javotte est une place meurtrière, elle en est à son troisième mari. La voisine Bertrand a divorcé, pour épouser notre ci-devant Curé. Quant à moi, je suis garçon, j'ai été à l'armée, j'ai reçu là un coup de feu qui me force de céder la place à d'autres, j'ai mon congé absolu, je retourne au pays ; un de mes camarades m'avait chargé de porter de ses nouvelles à sa famille ; je m'étais détourné de quelques lieues tout exprès ; ce matin, à la pointe du jour, trois brigands ont fondu sur moi ; un coup de sabre en a renversé un à mes pieds, et les deux autres pour fuir plus lestement, ont laissé tomber cette valise dont je me suis emparé, et que je vais déposer chez le premier juge-de-paix que je rencontrerai : c'est en les poursuivant que je me suis égaré, et je les remercierais, pour ainsi dire, de m'avoir attaqué, puisque je leur dois le bonheur de t'avoir rencontré.

BELLEROSE.

Ce cher Hubert ! cette valise est sans doute la dépouille de quelque malheureux voyageur ?

HUBERT.

C'est assez probable. Je ne sais pas ce qu'elle contient, mais elle est passablement lourde. Parlons de toi, cousin; depuis dix ans que tu voyages, tu as bien vu du pays, n'est-ce pas ?

BELLEROSE.

Eh ! mais vraiment, c'est ce que me recommanda mon père, lorsque, chargeant mes épaules d'un léger bagage, et me poussant hors du logis, il m'envoya faire mon tour de France.

HUBERT.

Tu dois être à présent le marchand forain le plus achalandé de l'univers.

BELLEROSE.

Oh ! je n'ai pas borné mes talens à ceux que mon père et mes aïeux exercent avec honneur, depuis deux ou trois siècles dans les lieux de ma naissance. Persuadé que l'homme le mieux armé contre les coups du sort, est celui qui sait un peu de tout, j'ai parcouru la France, marchand mercier d'un côté, escamoteur et banquiste de l'autre, disant la bonne aventure dans les villages, vendeur d'orviétan, de chansons et d'almanachs dans les villes; tantôt poussant le rabot sur la planche, tantôt aidant le fermier dans sa moisson, le vigneron dans sa vendange; montrant la musique aux jeunes filles, la grammaire et l'ortbographe aux jeunes garçons; tour-à-tour maître de langues, commis, correcteur d'épreuves, ingénieur, médecin et copiste; j'ai fait tous les métiers, tous, jusqu'à celui de comédien ambulant que je professe honorablement depuis dix-huit mois.

HUBERT.

Comédien ambulant ! si la renommée n'est pas menteuse, le métier n'est pas fort lucratif.

BELLEROSE.

C'est le sort des arts. Beaucoup de gloire et peu d'argent. Charmant état, d'ailleurs, pour l'homme dont la philosophie est de s'amuser de tout, et qui s'accommode également de la retraite et du monde, de l'abondance et de la frugalité. Plus à portée qu'aucun autre d'observer les hommes et les mœurs, dans les caractères et les passions qu'il joue sur le théâtre, la nature et ses œuvres, dans les nombreux voyages qu'il fait à pied, à cheval, en carrosse, en charrette, suivant qu'il plaît à la fortune de lui sourire ou de lui faire la grimace; tantôt bien nourri, bien vêtu, tantôt, comme Melchior Zapata, le pourpoint doublé d'affiches et détrempant des croûtes de pain dans une fontaine, faisant retentir d'applaudissemens une écurie ou une grange transformée tout à-coup en salle de spectacle, déclamant ses rôles le long des routes, comme Homère récitait ses poëmes sur les grands chemins de la Grèce; l'applaudit-on, il reste; le siffle-t-on, il part. Lavé de la honte que les pré-

jugés avaient imprimée sur son front, véritable professeur de morale, il sait s'élever à la hauteur de son ministère. Estime des bons citoyens, contentement de soi-même, variété joyeuse d'événemens, beaucoup de misère et quelques profits, quelques peines et beaucoup de plaisirs; voilà ce que je trouve dans mon état; voilà ce qui me le fait chérir, quand presque tous les autres hommes maudissent leur sort à chaque instant.

HUBERT.

Comment diable, mais tu m'en parles avec un feu ! je serais presque tenté de m'enrôler avec toi.

BELLEROSE.

Franchement la troupe ne saurait faire une meilleure acquisition. Justement, il nous manque un père sensible. C'est un emploi que tu rempliras avec un pathétique ! Je crois déja te voir.

HUBERT.

Mon ami, si tu es utile dans ton état, je le suis dans le mien. Que chacun reste à sa place, et tout ira bien.

COUPLETS.

Au noble état de militaire,
Je suis né pour me dévouer;
C'est ainsi que sur cette terre
Chacun a son rôle à jouer.
L'un est marchand, l'autre est artiste;
L'un est riche, l'autre n'a rien;
Le pauvre est gai, le riche est triste,
Au bout du compte, tout va bien.

Quant à moi, je suis invincible,
Le sabre ou le verre à la main;
Et je sens que tout m'est possible,
Sinon d'engendrer le chagrin.
A la bataille, comme à table,
En dragon, comme en franc buveur,
Pour jouer un rôle estimable,
Je n'ai pas besoin de souffleur.

Au reste, il paraît que vous vivez tous en bonne intelligence.

BELLEROSE.

A peu de chose près. Quant à moi, je ne sais comment cela s'est fait; mais je me trouve avoir l'estime et la confiance de tous mes camarades.

HUBERT.

Oui; eh bien, en ce cas-là buvons à la santé de tous ces chers camarades.

BELLEROSE.

Volontiers. C'est toujours moi qui suis chargé, dans les voyages, de cette valise.

HUBERT *examinant les deux valises.*

Cette valise ! on la dirait la sœur jumelle de celle que j'ai prise sur les voleurs.

BELLEROSE.

Oui; mais je te la garantis beaucoup plus légère; car ce sont les papiers et le trésor de la troupe qu'elle renferme.

HUBERT.

Et où allez-vous à présent ?

BELLEROSE.

A Beaugency, où nous comptons faire l'ouverture demain; excellente ville.

HUBERT.

Excellente ! On y boit de bon vin. Justement, j'y dois faire séjour.

BELLEROSE.

Séjour ! c'est charmant. Achevons de vider la bouteille. (*Ils boivent, et Bellerose referme sa valise.*)

HUBERT.

De tout mon cœur, est-ce que tu n'en as qu'une ? C'est dommage, il était bon. Tu vas me conduire au grand chemin, il faut que je m'acquitte de la commission dont mon camarade m'a chargé, et ce soir au plus tard je serai à Beaugency.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, RAGOTIN.

RAGOTIN *en dehors.*

Eh ! Bellerose.

BELLEROSE.

On m'appelle.

RAGOTIN.

Bellerose !

HUBERT.

Bellerose ! ce n'est pas là ton nom.

BELLEROSE.

C'est mon nom de théâtre.

HUBERT.

Oui; et moi, Sans-chagrin, c'est mon nom de guerre. Mais qui t'appelle?

BELLEROSE.

Un original ! le véritable pendant du petit avocat du Mans, qui s'est avisé de suivre la troupe en qualité d'amateur, assez bon diable, mais bavard, bavard ! Tiens le voilà.

RAGOTIN.

AIR.

Per jovem, quelle aventure !
Tout contre nous est conjuré.
Hélas ! quelle peine j'endure,
Quand tout ne va pas à mon gré.
Grande dispute entre nos belles,
Le mari de chacune d'elles,
Pour sa moitié s'est déclaré.
Notre charrette est embourbée,
De son haut Laurette est tombée,
Notre cheval est déferré.
Le Charretier jure et tempête,
Sa bête ne fait pas un pas;
Et Floridor chante et répète,
Et nous laisse tout l'embarras.
On s'égosille, on peste, on crie,
On se dispute, on s'injurie;
Que de malheurs ! que d'accidens !
Viens à notre aide, il en est tems,
Ou la charrette et son bagage
Vont rester en chemin, je gage.

HUBERT.

Peste ! dans votre état il faut prendre garde aux chûtes.

BELEEROSE.

Elles sont fort dangereuses. Allons, j'y vais. Suis-moi, cousin; du haut de la montagne je t'indiquerai ton chemin.

HUBERT.

Bien dit.

(*Hubert et Bellerose montent sur la colline, et laissent leurs valises.*)

RAGOTIN.

Eh ! mais, écoutez donc, et vos valises qui restent là.

BELLEROSE *du haut de la colline, à Ragotin.*

Charge-toi de la nôtre.

HUBERT.

Je reprends la mienne dans l'instant.

RAGOTIN *examinant les deux valises.*

Fort bien ; mais laquelle des deux nous appartient ? (*En choisissant la valise d'Hubert.*) Celle-ci. C'est la plus lourde, je le crois bien ; elle renferme le trésor de la troupe.

BELLEROSE *à Hubert sur la colline.*

Là, tu vois bien, en descendant... tu gagneras ces arbres...

HUBERT.

à demain, mon cher cousin.

BELLEROSE.

A demain.

(*Bellerose s'en va par le haut de la colline, et Hubert redescend.*)

RAGOTIN *en mettant la valise de Hubert sur ses épaules.*

Je crois que nous aurons un joli monde à notre ouverture. Sans vanité, la troupe a du talent.

SCENE IV.

HUBERT, RAGOTIN.

RAGOTIN.

Voici votre valise. La nôtre est déja sur mon dos, comme vous voyez. Pourrait-on savoir quel est votre emploi ?

HUBERT.

Mon emploi ! pour qui me prenez-vous ?

RAGOTIN.

Eh ! mais, pour un confrère, apparemment.

HUBERT.

Regardez donc mon habit.

RAGOTIN.

C'est ça, vous êtes en costume, vous jouez la cazerne dans Félix.

HUBERT.

Vous vous trompez.

RAGOTIN.

Ah ! vous êtes amateur, et vous jouez pout votre plaisir, comme moi, par exemple.

HUBERT.

Jamais je n'ai joué de comédie.

RAGOTIN.

Vous en faites peut-être ; vous êtes auteur.

HUBERT.

Je suis tout simplement l'ami, le cousin de Bellerose, comme vous l'appelez.

RAGOTIN.

Ah ! j'entends, l'ami, le Pylade, *ut ità dicam* de notre cher Oreste ; c'est un beau sentiment que l'amitié. J'ai fait là-dessus le drame le plus touchant. Eh bien ! mes camarades n'ont jamais voulu le jouer ; l'envie est une cruelle chose : ce n'est pas pour votre cousin que je parle, le plus galant homme, le plus beau talent, un peu trop de chaleur quelquefois ; mais c'est un beau défaut. Pour en revenir à mon drame, si vous allez à Beaugency, j'aurai le plaisir de vous en faire lecture ; c'est une bagatelle, cinq petits actes de six cents vers chacun ; et si delà vos affaires vous conduisent à Paris, vous aurez bien la complaisance de le présenter vous-même au Théâtre Français ; je vous donnerai des lettres pour quelques-uns des premiers artistes, avec lesquels je suis en correspondance, qui m'estiment beaucoup, quoique pourtant ils m'aient empêché de débuter, pour cause. Mais vous parlez si bien, qu'on ne se lasse pas de vous entendre. J'oublie mes camarades auprès de vous : au revoir ; bien enchanté d'avoir fait la connaissance d'un aussi galant homme. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

HUBERT *seul.*

Le cousin avait raison de l'appeler bavard. Cet original qui me prend pour un Comédien ! Si l'on apprenait un rôle aussi lestement qu'on vide une bouteille, je m'en tirerais tout comme un autre. Allons, je vais passer deux jours assez gais à Beaugency ; mais ne perdons pas de temps, et tâchons de ne pas nous égarer une seconde fois ; à coup sûr je ne ferais pas une rencontre aussi

agréable que la précédente : un cousin et un déjeûner ! (*Il prend la valise de Bellerose restée à terre.*) Voyez pourtant ce que c'est que de se reposer un instant ! je me sens leste à présent, et cette valise me semble deux fois plus légère qu'auparavant. Voilà bien, je crois, le chemin que le cousin m'a indiqué; allons, j'espère bientôt... (*Il sort en prononçant ces derniers mots, et Gervais entre du côté opposé.*)

SCÈNE VI.

GERVAIS *appelant Hubert qui sort.*

Eh ! l'ami, camarade; jarny, il est déja loin, et me vlà tout fin seul. Mais admirez un peu la malice de ce maudit cheval qui se laisse mourir précisément à l'entrée de cette forêt. C'est bien singulier pourtant. J'ons passé par ici, il y a environ quinze jours, j'allions recueillir les derniers soupirs et la succession de mon cher oncle Christophe; j'étais pauvre comme Job, courageux comme un César. Le pauvre cher homme est mort, enterré; j'ons sur moi tout son argent comptant, et me voilà poltron comme un liévre. L'histoire de ce voyageur que j'avons rencontré à la dernière auberge, à qui des brigands ont enlevé sa valise, ne me sort pas de l'idée. Cependant, je sommes harassé; dix nuits passées auprès du cher défunt, que la succession m'a bien payées, faut être vrai, et depuis quarante-huit heures à cheval sur cette autre défunte bête, que le diable puisse-t-il emporter. Eh ! pargué, je ne risque rien de me reposer dans cette mazure : (*en montrant la vieille chapelle.*) qu'aurais-je à craindre, en plein jour, à cinquante pas de la grande route? D'ailleurs, si l'on m'attaque, eh bien, on trouvera à qui parler; je n'sommes pas de ces gens qu'on effraye facilement. Ah ! bon dieu, qu'est-ce que j'entends là? Ce n'est rien, c'est le vent qui agite les feuilles. Allons, reposons-nous, mais ne nous endormons pas.

(*Il s'assied sur une pierre, dans la vieille chapelle.*)

AIR.

Non, non, je ne suis pas assez sot pour dormir
Seul, au milieu d'une épaisse broussaille,
Assis auprès d'une vieille muraille,
Près laquelle on ne sait enfin qui peut venir.
Cependant, malgré moi, je bâille,
Mais je ne veux pas dormir,
Non, je ne veux pas dormir.

(*Il prend du tabac et éternue.*)

Pour m'éveiller et me distraire,
Prenons d'abord force tabac;
Et puis songeons à l'emploi qu'on peut faire
Des trente mille francs qu'en fort bon numéraire
Je tiens là cousus dans un sac;
D'une ferme ou d'une maison,
D'abord, je vais faire l'emplette,
Et ma felicité bientôt sera complette,
Quand je serai l'époux d'une aimable tendron.
(*En bâillant.*)
Comme l'amour auprès d'elle m'éveille!
Ne craignez pas que jamais je sommeille;
Non, je ne veux dormir alors,
Pas plus qu'à présent je ne dors. (*Il s'endort.*)

SCENE VII.

GERVAIS *endormi;* COMÉDIENS et COMÉDIENNES.

Chœur de Comédiens.

Oh é, dia huo oh, courage,
Encore un pas, et nous arriverons.
Oh é, dia huo oh, courage,
Encore un pas, et nous arriverons,
Jusques en haut nous parviendrons.

(*On voit paraître sur le haut de la colline une charrette traînée par un maigre cheval chargé des malles et effets de la troupe. Les trois femmes sont sur la charrette; les hommes aident à la pousser.*)

LES TROIS FEMMES.

Oh! quel mal-encontreux voyage!

Chœur des Comédiens quand la charrette est arrivée au bas de la colline.

Holà, holà,
Arrêtons-nous-là.

LES TROIS FEMMES.

Ah! quel mal-encontreux voyage!

BELLEROSE.

Parb'eu, nous avons eu du mal.
(*Au Charretier.*)
Faites manger votre cheval.
Reposons-nous sous cet ombrage.

Chœur de Comédiens.

Je suis brisé, je suis rompu;
Oh! la détestable charrette!

ROSALINDE.

Mon dieu ! comme me voilà faite !
Pas une épingle à mon fichu.

M.me BEAUVAL *à Laurette.*

Mon dieu, comme vous voilà faite !
Voilà votre jupon perdu.

LAURETTE.

Mon dieu, comme me voilà faite !
Mon beau jupon rose est perdu.

TOUS.

Allons, et reprenons courage,
Reposons-nous sous cet ombrage ;
Ah ! quel endroit charmant et frais !
Pour nous, il semble fait exprès.

(*Ils s'asseyent tous sur des bancs de gazon.*)

RAGOTIN *debout.*

Eh bien, vous voilà tous à votre aise, et moi, il faut que je reste debout.

FLORIDOR.

C'est bien dommage ; dérangez-vous donc pour Ragotin.

RAGOTIN.

Je vous ai déja dit, Floridor, que je ne voulais pas qu'on me donnât ce nom-là.

FLORIDOR.

Et pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'on vous compare à un personnage célèbre ? moi, je ne vois d'autre différence que celle de la taille entre vous, et le véritable petit Ragotin du Roman comique.

RAGOTIN.

Je finirai par me fâcher, je n'aime pas qu'on fasse de l'esprit à mes dépens ; moi, je n'en fais pas aux dépens des autres.

FLORIDOR.

Parbleu, il y a de bonnes raisons pour cela.

ROSALINDE.

Mauvais sujet, il y a toujours de l'épigramme dans les discours qu'il tient aux gens.

FLORIDOR.

Ingrate ! pouvez-vous m'accuser, moi qui suis toujours Blaise ou Colin, quand vous êtes Thérèse ou Babet ; moi qui vous jure presque tous les soirs une ardeur éternelle ?

ROQUEBRUNE.

Ah ça, trève à tous ces propos, et songeons à nos affaires.

FLORIDOR.

Celui-là étoit bien né pour jouer les Financiers, il ne songe qu'aux affaires et à l'argent.

ROQUEBRUNE.

Par où ferons-nous l'ouverture?

FLORIDOR.

Par la pièce nouvelle.

BELLEROSE.

Les voleurs!

RAGOTIN.

Sans doute.

BELLEROSE

Mais un moment, je ne suis pas sûr de la fin de mon premier acte.

FLORIDOR.

Eh bien, répetons-le, en attendant que notre cheval soit prêt.

BELLEROSE.

Ici?

FLORIDOR.

Pourquoi pas? voilà justement la décoration qui nous convient. C'est le moment où le capitaine des voleurs attaque un jeune homme à l'entrée de la forêt.

BELLEROSE.

Oui, je fais le capitaine.

FLORIDOR.

Moi, le jeune homme.

ROQUEBRUNE.

Et Ragotin et moi, figurerons les voleurs.

RAGOTIN.

Bon. Allons, y êtes-vous, petit souffleur?

LE SOUFFLEUR.

Ya.

FLORIDOR.

Comment diable peut-on s'aviser de se faire souffleur de comédie française, quand on est Allemand?

LE SOUFFLEUR.

C'est égal ; moi, pas manquer à la réplique : tarteifle.

BELLEROSE *tirant un pictolet de sa ceinture.*

La scène commence par un coup de pistolet.

M.me EEAUVAL.

Prenez garde à votre pistolet.

BELLEROSE.

N'ayez pas peur, il n'est pas chargé, et d'ailleurs je tire en l'air. (*Il tire, le coup part.*)

GERVAIS *se réveillant.*

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

BELLEROSE.

Ma foi, il était chargé ; mais c'est égal. (*A Ragotin.*) Va rassurer le Charretier que le coup peut avoir effrayé, et commençons.

FINALE.

BELLEROSE.

Halte-là, la bourse ou la vie.

GERVAIS *se cachant.*

Ah ! bon dieu, ce sont des voleurs
Dévalisant des voyageurs ;
Où me cacher ! d'effroi je meurs.

BELLEROSE.

Halte-là, la bourse ou la vie.

FLORIDOR *jetant sa bourse en l'air.*

Ma bourse, la voilà ; je défendrai mes jours.

GERVAIS.

Hélas ! je tremble pour ses jours ;
Ah ! si j'osais voler à son secours.

COMÉDIENS et COMÉDIENNES.

Bravo ! fort bien.
De la chaleur et de l'emphase ;
C'est bien là le sens de la phrase.
Cette scène sera très-bien.

GERVAIS.

Ils parlent tous, je n'entends rien.
Pauvre jeune homme ! quel dommage !

BELLEROSE.

Jeune homme, en tes discours, un vrai courage éclate ;
Ta valeur à la fois et m'étonne et me flatte.
Je te laisse la vie ;
Je fais plus, je prétends

T'enrôler dans la compagnie
De ces honnêtes gens ;
Et c'est, je crois, t'offrir un sort digne d'envie.

GERVAIS.

Oh ! le coquin ! quelle infamie !

LES COMÉDIENS.

Bravo ! fort bien.
De la chaleur et de l'emphase ;
C'est bien là le sens de la phrase.
Le public sera fort content,
Et nous ferons beaucoup d'argent.

GERVAIS.

Je les entends parler d'argent,
C'est fait du mien assurément.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHARRETIER.

LE CHARRETIER.

Mes braves gens, mon capitaine,
Allons, allons, il faut partir.

GERVAIS.

Oui, c'est bien là le capitaine ;
Mais je respire, ils vont partir.

LES COMÉDIENS.

Amis, laissons-là notre scène,
Allons, allons, il faut partir.

TOUS.

Continuons notre voyage ;
De cette pièce, je le gage,
Le public sera bien content,
Et nous ferons beaucoup d'argent.
(*Ils sortent.*)

GERVAIS.

Ils vont partir ; allons, courage,
Cachons-nous bien ; ah ! de leur rage,
Si je puis sauver mon argent,
C'est un miracle assurément.

SCÈNE IX.

GERVAIS *seul, sortant de sa cachette.*

Pour le coup, je l'échappe belle !
Oh ! quelle aventure cruelle !
Pour moi cependant quel bonheur !
D'en être quitte pour la peur.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

La scène est dans une salle d'auberge. Les malles des Comédiens dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELLEROSE, ROSALINDE *assis près d'une table ;* RAGOTIN *accordant son violon.*

ROSALINDE.

Mais dites-nous donc, Bellerose, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on sache dans la ville que nous sommes des Comédiens, et nous faites-vous passer dans cette auberge pour des Marchands forains ?

RAGOTIN.

Nous avons de bonnes raisons pour nous conduire ainsi, entendez-vous : le reste de nos camarades doit arriver demain. Roquebrune, Floridor, madame Beauval et sa fille sont allés, en se promenant, chercher quelque jeu de paume où nous puissions élever un théâtre. Attendons au moins, pour nous faire connaître, que notre troupe soit complète, et que nous ayons une salle de spectacle.

BELLEROSE.

Songez donc qu'à peine va-t-on savoir qu'il y a des Comédiens à Beaugency, que tous les beaux-esprits du pays vont nous assassiner de madrigaux, d'épigrammes, de comédies, de tragédies et d'opéras en vers, ainsi qu'en prose.

ROSALINDE.

Pour moi, je vous réponds que je ne connais rien de plus divertissant que d'entendre ainsi les gros bonnets de l'endroit parler à tort et à travers de bons vers, de comédies, de romans, et me conter leur douloureux martyre.

BELLEROSE.

J'entends bien, cela nous donne la comédie dans les cou-

lisses ; mais laissons cela. Songez à accompagner la romance que Rosalinde va chanter, tandis que je repasserai ce rôle.

ROSALINDE.

Bien-doucement, bien lentement ; c'est une fille conduite par le remords, qui vient retrouver sa mère qu'elle avait abandonnée, pour suivre un séducteur.

RAGOTIN.

Eh ! non, je ne suis pas musicien, peut-être ; je ne saurai pas accompagner une romance. (*Rosalinde chante, et Ragotin accompagne.*)

ROSALINDE.

Me voici près des lieux habités par ma mère,
A ses yeux, pauvre fille, oseras-tu t'offrir ?
Oui, d'un cœur maternel je brave la colère ;
Mes pleurs et mes remords vont bientôt l'attendrir.

BELLEROSE, *en repassant son rôle, chante sur la ritournelle de la romance.*

Accablé de sa perfidie,
Dans les déserts de l'Arabie,
Je vais finir ma triste vie.
Mon amour a perdu ses droits.
Trop inhumaine Joséphine,
Contre toi l'amour me mutine ;
Dans la fureur qui me domine,
Puis-je encor respecter tes loix ?

ROSALINDE.

Cher et cruel amant, ô toi qui m'as trahie !
Si tu pouvais savoir ce que souffre mon cœur,
Tu gémirais aussi, malgré ta barbarie,
Sur les chagrins cuisans dont toi seul es l'auteur.

BELLEROSE, *de même.*

Dans la rage qui me transporte,
Madame, il faut passer la porte ;
Mais, grand dieu ! serait-elle morte ?
Non ; mais elle se trouve mal.
J'ai fait une belle besogne :
Eh ! vite, de l'eau de Cologne ;
Ne venais-je donc en Pologne
Que pour y trouver un rival ?

RAGOTIN.

Pas mal, en vérité ; qu'on dise donc qu'il n'y a du talent qu'à Paris.

BELLEROSE.

Ah ! voici nos camarades qui reviennent.

SCÈNE II.

TOUS LES COMÉDIENS.

BELLEROSE.

Eh bien !

FLORIDOR.

Nous avons notre affaire.

LAURETTE.

Une salle superbe où nous pourrons jouer tragédie, opéra, comédie.

BELLEROSE.

A merveille.

ROQUEBRUNE.

Où nous ferons au moins cent écus de recette.

RAGOTIN.

C'est charmant.

M.me BEAUVAL.

Où les actrices paraîtront jolies comme l'amour.

ROSALINDE.

C'est ce qu'il nous faut.

FLORIDOR.

Nous aurons de l'ouvrage avant de pouvoir faire l'ouverture, il faut que nous soyons à la fois charpentiers, menuisiers, décorateurs, machinistes et maçons.

BELLEROSE.

Eh bien ! un Comédien ne doit-il pas être l'homme universel?

ROQUEBRUNE.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

ROSALINDE.

Ah ! je pourrai donc enfin retirer les bijoux que j'ai laissés en gage au Lombard de Montargis.

M.me BEAUVAL.

Et moi, je pourrai donner un doliman à ma fille, et elle ne jouera plus Palmire en robe-de-chambre.

ROQUEBRUNE.

C'est dans ce faubourg.

FLORIDOR.

Nous avons déja loué.

LAURETTE.

C'est l'église des Capucins.

BELLEROSE.

Ah ! ah !

FLORIDOR.

Pourvu que le cher Ragotin n'y ressuscite pas les capucinades, en nous faisant jouer ses pièces.

RAGOTIN.

Ne plaisantez pas. Mes drames sont de véritables sermons, je m'en vante.

FLORIDOR.

Aussi l'on y bâille d'une force. En vérité, cher amateur, puisque tu te mêles d'écrire, tu devrais bien au moins suivre mes avis en faisant tes pièces. Ecoutez, écoutez tous ; car ces conseils ne peuvent que vous être utiles.

COUPLETS.

Si tu veux faire un opéra comique,
Mets y des geoliers, des bourreaux;
Car si tu fais de trop rians tableaux,
On te fera de la musique,
Que tout le monde en sortant chantera.
Laisse Favart et sa méthode,
Prison, naufrage et cætera;
Beaucoup de bruit pour rien, voilà
L'opéra comique à la mode.

Veux-tu faire une comédie ?

Un caractère, une intrigue suivie,
De la raison, de la gaité,
Et des tableaux frappans de vérité,
C'était la vieille comédie
Que par bon ton personne ne va voir.
Laisse Molière et sa méthode :
Petites scènes à tiroir,
Petits vers, propos de boudoir,
C'est la comédie à la mode.

BELLEROSE.

Cela ne ressemble pas tout-à-fait aux préceptes d'Horace. D'autres temps, d'autres mœurs.

ROQUEBRUNE.

Songeons à notre répertoire. Nous ferons donc l'ouverture ?

FLORIDOR.

Comme nous avons dit, par la pièce nouvelle.

BELLEROSE.

Est-elle sue d'abord ?

LAURETTE.

Quant à moi, je sais mon rôle.

ROSALINDE.

Qu'est-ce que vous dites donc, ma petite ? Mais il n'y a qu'un rôle d'amoureuse dans la pièce.

M.me BEAUVAL.

Sans doute, et c'est ma fille qui le joue, mon ange.

ROSALINDE.

Je vous observerai, ma bonne amie, que j'ai été engagée pour jouer les premiers rôles.

RAGOTIN.

Eh bien ! n'allez-vous pas vous disputer ?

M.me BEAUVAL.

Vous conviendrez avec moi, mon cœur, que vous n'avez pas assez de légèreté dans la voix pour l'allégro.

RAGOTIN.

Madame Beauval.

ROSALINDE.

Dites plutôt que la voix de mademoiselle n'a pas assez d'étendue pour le cantabile.

RAGOTIN.

Mademoiselle Rosalinde.

M.me BEAUVAL.

En vérité, madame, je ne m'attendais pas à cela de votre part ; au surplus, il y a dans cette pièce un rôle de duègne détestable. Je ne m'en étais chargée que par complaisance. Je vous déclare que vous pouvez chercher une autre actrice, si ce n'est pas ma fille qui joue l'amoureuse.

BELLEROSE.

Ah ! on vous forcera bien à jouer.

RAGOTIN.

Eh bien donc, Bellerose !

ROSALINDE.

Eh ! mon dieu ! mon cher Bellerose, ne vous mêlez pas des disputes de femmes ; je suis assez grande pour me défendre.

ROQUEBRUNE.

Rosalinde a raison ; si vous parlez pour elle, moi je me fais l'avocat de madame Beauval et de sa fille.

RAGOTIN.

Là, ne voilà-t-il pas l'autre à présent? Roquebrune, mon ami, vous qui jouez les raisonneurs, soyez raisonnable.

FLORIDOR.

Moi, je me range du côté de mon ami Bellerose.

RAGOTIN.

Vous voilà comme deux armées en bataille. La paix est une si belle chose.

BELLEROSE.

Prenons pour juge, notre cher amateur, qui n'est d'aucun parti.

TOUS.

Ah ! oui, notre cher amateur.

RAGOTIN.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites ; un siége au juge.

ROSALINDE.

Chantons chacune un air.

LAURETTE.

J'accepte le défi.

ROQUEBRUNE.

Quel air ?

FLORIDOR.

Celui-ci.

ROSALINDE.

Soit.

LAURETTE.

A la bonne heure.

Digitized by Google

M.me BEAUVAL.

Ecoutons.

BELLEROSE.

Taisez-vous donc.

SEPTUOR.

LAURETTE.

Chantez, oiseaux de ce bocage;
Charmez les échos de ces bois:
A votre agréable ramage,
Je veux, je veux mêler ma voix.

M.me BEAUVAL et ROQUEBRUNE.

Bravo! bravo! c'est à merveille;
Ma foi, l'on ne peut mieux chanter.

FLORIDOR et BELLEROSE.

Pour moi, je ne sais pas flatter;
Chanter ainsi n'est pas merveille.

RAGOTIN.

Paix! jusqu'au bout, prêtez l'oreille;
Jusqu'au bout, daignez écouter.

ROSALINDE.

Chantez, oiseaux de ce bocage;
Charmez les échos de ces bois:
A votre agréable ramage,
Je veux, je veux mêler ma voix.

FLORIDOR et BELLEROSE.

Bravo! bravo! c'est à merveille;
Ma foi, l'on ne peut mieux chanter.

M.me BEAUVAL et ROQUEBRUNE.

Pour moi, je ne sais pas flatter;
Chanter ainsi n'est pas merveille.

RAGOTIN.

Paix! jusqu'au bout, prêtez l'oreille;
Jusqu'au bout daignez écouter.

LAURETTE.

Gardez bien le secret d'un malheureux amour;
Ruisseau, près de ton onde pure,
Je viendrai gémir chaque jour;
Je marierai ma voix à ton plaintif murmure.

ROSALINDE.

Gardez bien le secret d'un malheureux amour;
Ruisseau, près de ton onde pure,
Je viendrai gémir chaque jour;
Je marierai ma voix à ton plaintif murmure.

LAURETTE.

Mais pourquoi donc verser des pleurs?

ROSALINDE.

Mais pourquoi donc verser des pleurs?

LAURETTE.

Quoi! parce qu'un ingrat a dédaigné mes charmes,
Faut-il donc me livrer à d'injustes douleurs?

ROSALINDE.

Quoi! parce qu'un ingrat a dédaigné mes charmes,
Faut-il donc me livrer à d'injustes douleurs?

LAURETTE.

Non, vengeons-nous, et plus de larmes.

ROSALINDE.

Non, vengeons-nous, et plus de larmes.

TOUTES DEUX.

Haine, vengeance, amour, fureur,
Vous déchirez, vous embrasez mon cœur.

TOUS.

Bravo! bravo! c'est à merveille;
Ma foi, l'on ne peut mieux chanter.

RAGOTIN.

Savez-vous que le juge est fort embarrassé? certainement... madame chante comme un ange; mademoiselle, d'un autre côté, a un gosier de rossignol; et je vous avouerai que mon avis, à moi, c'est que.... cela fait deux beaux talens, c'est au sort à décider entre vous.

TOUS.

Superbe jugement!

ROQUEBRUNE.

Ce qu'il y a de plus pressé à présent, c'est de nous occuper des préparatifs de notre salle. Partons, nous n'avons besoin que de cette malle. Le garçon de l'auberge va nous la porter. Eh! garçon? mais je l'entends qui monte.

(*Les Comédiens s'occupent dans le fond du théâtre à ranger leurs malles.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, GERVAIS.

BERTRAND.

ENTREZ, entrez, vous serez fort bien ici. Madame va vous apporter ce que vous avez demandé.

GERVAIS.

Ah ! je respire enfin ; me voici en lieu de sûreté. (*Apercevant les Comédiens.*) Ah ! mon dieu, que vois-je ?

BELLEROSE *à Bertrand.*

Vous allez nous suivre et nous porter cette malle.

GERVAIS.

Je ne me trompe pas ; voilà le capitaine avec tous ses gens.

BERTRAND *à Bellerose.*

Volontiers.

GERVAIS.

Voilà ce pauvre jeune homme qu'ils ont arrêté ; comme il est pâle et défait.

BERTRAND *à Gervais.*

Ce sont des marchands forains qui viennent d'arriver.

GERVAIS.

Eh ! oui, des marchands qui font un joli commerce.

ROQUEBRUNE.

Nous reviendrons souper.

GERVAIS.

Souper ! je tremble.

M.me BEAUVAL.

Dites à la fille qu'elle ait bien soin de mon perroquet.

(*Tous les Comédiens sortent avec Bertrand qui emporte une des malles.*)

SCÈNE IV.

GERVAIS *seul.*

Ah ! mon dieu ! il faut convenir que je suis bien malheureux ; je leur échappe dans la forêt, et je viens me loger dans leur auberge.

SCÈNE V.

GERVAIS, JAVOTTE.

JAVOTTE *apportant du vin.*

Voila ce que vous avez demandé.

GÈRVAIS.

Remportez, remportez, je n'ai plus soif.

JAVOTTE.

Vous vouliez vous rafraîchir. C'est de l'excellent vin d'Orléans.

GERVAIS.

Ce serait du Champagne, je n'en boirais pas. Ces gens qui viennent de sortir, ils se disent marchands.

JAVOTTE.

Voilà leurs malles.

GERVAIS.

Tout cela. Ils auront volé quelque coche.

JAVOTTE.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

GERVAIS.

Eh ! vîte, eh ! vîte, conduisez-moi chez le juge.

JAVOTTE.

Je ne peux pas quitter ; mais la quatrième porte cochère dans la rue, en descendant.

GERVAIS.

J'y cours.

JAVOTTE.

Il est en campagne ; mais vous trouverez son greffier, un

vieux ci-devant procureur qui soupire depuis trois ans après un procès criminel.

GERVAIS.

Oui dà. Voilà de quoi le contenter.

JAVOTTE.

Et qu'allez-vous donc faire ?

GERVAIS.

Ma déclaration.

JAVOTTE.

Sur qui ?

GERVAIS.

Sur ces prétendus marchands.

JAVOTTE.

Et qui sont-ils donc en effet ?

GERVAIS.

Des voleurs.

JAVOTTE.

Ah ! mon dieu ! mais êtes-vous bien sûr...

GERVAIS.

Je les ai vus dans la forêt : ah ! mon dieu, mon dieu, c'était bien la peine que mon oncle mourût, si ce sont ces gens-là qui doivent recueillir sa succession. (*Il sort.*)

SCENE VI.

JAVOTTE *seule.*

Qu'est-ce qu'il dit donc ? Ah ! mon dieu ! tout mon sang se fige. Des voleurs ! En effet, on dit qu'il existe une caverne dans la forêt ; ils ont volé un coche, dit-il ; la diligence d'Amboise, peut-être, qu'on attendait hier, et qui n'est pas arrivée.

SCENE VII.

BERTRAND, JAVOTTE.

JAVOTTE.

C'est toi, Bertrand. D'où viens-tu donc ?

BERTRAND.

De conduire ces marchands aux Capucins.

JAVOTTE.

Eh ! qu'est-ce qu'ils veulent faire ?

BERTRAND.

Des magasins.

JAVOTTE.

A ce qu'ils disent. Sais-tu ce que c'est que ces gens-là ?

BERTRAND.

Non ; mais je m'en doute à peu près, à certains propos.

JAVOTTE.

Quels propos ?

BERTRAND.

Deux d'entr'eux se sont reculés au fond de l'église ; et puis, s'avançant à pas comptés, l'un d'eux a dit à l'autre d'un air tout ébahi, en tournant les bras :

Quoi ! sans être attendu, vous dans cette province ?

L'autre, en lui serrant la main, a répondu :

Il est trop vrai, tu vois ton déplorable prince.

Moi, je n'ai pas fait semblant d'entendre ; mais je conclus que ce sont de grands seigneurs étrangers.

JAVOTTE.

Oui, de grands seigneurs qui voyagent à pied.

BERTRAND.

Incognito.

JAVOTTE.

Ils se cachent bien, en ce cas-là : mais tu ne sais ce que tu dis ; ils ont dit cela pour t'attraper. Ce sont des voleurs.

BERTRAND.

Pas possible.

JAVOTTE.

C'est sûr. Ils ont pillé la diligence d'Amboise ; ils sont plus de deux cents dans la forêt ; ils assomment les garçons, ils emmènent les filles. Ce voyageur est allé faire sa déclaration. Il les a vus, il les a pris sur le fait.

BERTRAND.

Allons donc.

JAVOTTE.

Tiens, voilà le Greffier du juge de paix qui vient sur la déclaration du voyageur qui l'acompagne.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE GREFFIER, GERVAIS.

JAVOTTE.

En bien, savez-vous ce qui nous arrive? Des voleurs qui se sont établis chez nous.

GERVAIS.

Là, voyez-vous?

LE GREFFIER.

Diable ! oh ! je ne dis pas non. Il est certain qu'il existe dans la forêt une bande de voleurs. Un voyageur, un maquignon à qui ils ont enlevé sa valise, n'est-il pas venu me faire sa déclaration? j'ai pris la note bien exacte, bien circonstanciée de tous les objets renfermés dans ladite valise, je la porte sur moi; la voici, parce que s'il se trouvait quelque complicité.... vous comprenez.

JAVOTTE.

Ce sont nos gens qui auront fait ce coup-là.

LE GREFFIER.

Mais, quoi ! je ne puis croire qu'ils aient eu l'audace de venir se loger dans la ville.

JAVOTTE.

Ah ! bien oui. Ce sont bien ces gens-là qui manquent d'audace.

LE GREFFIER.

Comment donc? Mais les faits sont graves. (*En ouvrant son écritoire.*) Voici donc enfin une affaire où je pourrai me signaler. Ce qui m'afflige, c'est qu'il faudra renvoyer le tout au tribunal criminel du département; mais j'aurai du moins la douceur de dresser le premier procès-verbal.

BERTRAND.

Prenez garde, point de précipitation; moi, j'ai lieu de soupçonner que ce sont des princes étrangers qui voyagent incognito.

GERVAIS.

Des princes !

JAVOTTE.

Eh ! tais-toi donc ; il ne sait ce qu'il dit.

LE GREFFIER.

Et oui ; des princes dont il est bon de s'assurer. Je m'y connais un peu mieux que vous, mon ami Bertrand.

BERTRAND.

Allons, je le veux bien.

Morceau d'ensemble.

LE GREFFIER.

Verbalisons, verbalisons sur l'heure ;
Ah ! quel plaisir ! je te rends grace, ô ciel !
Tu ne permets pas que je meure,
Sans voir encore un procès criminel.

BERTRAND, GERVAIS, JAVOTTE.

Verbalisez, verbalisez sur l'heure ;
Mais parlons bas, parlons plus bas ;
Paix donc ! paix donc ! ne troublons pas
Un greffier dans son ministère.

LE GREFFIER.

Le titre de mes écritures
Est achevé. Passons aux faits.
Où sont leurs nippes, leurs effets ?

JAVOTTE *montrant les malles.*

Les voici.

LE GREFFIER.

Tout cela. Bon, ouvrez les serrures.

BERTRAND.

Comment !

GERVAIS.

Allons, ouvrez.

BERTRAND.

Mais....

LE GREFFIER.

Paix !
Mon dieu ! mon dieu ! laissez-moi faire,
Votre greffier
Sait son métier.
Mon dieu ! mon dieu ! laissez-moi faire.
De ces hardes, de ces effets
Ne faut-il pas qu'on fasse l'inventaire ?

GERVAIS.

Allons, ouvrez.

BERTRAND *ouvrant les malles.*

Là, voilà ce que c'est.

GERVAIS *tirant chaque effet de la malle à mesure qu'il le nomme.*

Une perruque brune, une rousse, une blonde.
Une barbe postiche avec de faux sourcils.

JAVOTTE.

Mon dieu ! mon dieu ! que pour tromper le monde,
Tous ces gens-là sont subtils !

GERVAIS *tirant un casque grec.*

Bonnet de Turc, casque de militaire.

BERTRAND.

Non, c'est un casque de pompier.

GERVAIS *tirant un chapeau gris.*

Un chapeau de meûnier.

BERTRAND.

Jetons de cuivre. Ils sont de la fausse monnoie.

BERTRAND.

Bon dieu ! combien de bas de soie !

GERVAIS.

De quelque marchand bonnetier,
Ils auront pillé la boutique.

BERTRAND *tient une tunique.*

Petit pet-en-l'air à l'antique,
Une guitarre, un tambourin.

JAVOTTE.

Dans leur caverne ils font de la musique.

BERTRAND.

Des pantoufles de maroquin,
Robes de femme de satin,
Un pot de rouge à peindre le visage,
Un pot de blanc dont j'ignore l'usage,
Habits de toutes les couleurs.
Mais si c'était des grands seigneurs.

JAVOTTE.

Paire de boucles argentées,
Bagues en faux rubis montées,

Habits brodés d'or et d'argent,
La broderie est de clinquant.
O ciel ! que d'armes meurtrières !
Sabres, couteaux et pistolets,
Dagues, fusils, poignards, mousquets.

TOUS.

O ciel ! que d'armes meurtrières !

JAVOTTE.

Le sabre n'est pas bien tranchant,
Plus d'un fusil est de fer-blanc.

TOUS.

Eh ! qu'importe ? ce sont des preuves assez claires.
Courons les arrêter; en tardant davantage,
Nous leur laissons le tems de gagner la forêt.
De la prudence et du courage,
Partons, partons, me voilà prêt;
De la prudence et du secret.

JAVOTTE.

Ah ! mon dieu ! les voilà qui reviennent.

GERVAIS.

Est-il possible ? Allons, allons, de la présence d'esprit, du courage; eh ! vîte, envoyez chercher de la force.

LE GREFFIER.

A qui le dites-vous ? Vîte, Bertrand, va chercher la force armée. Ne m'abandonnez pas.

(*Bertrand sort et revient bientôt avec quelques Gendarmes. Le Greffier, Javotte et Gervais se retirent dans un coin du théâtre.*)

GERVAIS.

Comptez sur moi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LES COMÉDIENS.

ROSALINDE.

Savez-vous que cela fera une salle magnifique ?

RAGOTIN.

Magnifique !

GERVAIS.

Voyez-vous, ils parlent de l'église et des souterreins.

LE GREFFIER.

Oui, vraiment. De par la loi.

BELLEROSE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE GREFFIER.

Répondez.

LAURETTE.

Ah ! mon dieu !

FLORIDOR.

Ecoutez donc, mon cher amateur, est-ce que vous auriez quelque mauvaise affaire sur le corps, par aventure ?

RAGOTIN.

Ne plaisantez donc pas ? Ne voyez-vous pas que ce sont des gens de justice ?

BELLEROSE.

Me serait-il permis de vous demander ?...

LE GREFFIER.

Votre nom ?

BELLEROSE.

Je respecte votre ministère ; mais il me semble qu'avant tout, vous devez nous instruire....

LE GREFFIER.

C'est bien à des voleurs de grand chemin qu'on doit rendre compte.

TOUS.

Nous ! des voleurs.

FLORIDOR.

Qu'est-ce que cela signifie ?

GERVAIS *au greffier, en montrant Floridor.*

Pour celui-là, ne le confondez pas avec les autres ; c'est un honnête garçon, j'en réponds.

ROQUEBRUNE.

Comment ! est-ce que tout ceci serait un tour de Floridor ?

BELLEROSE.

Ce serait une très-mauvaise plaisanterie.

FLORIDOR.

Qu'est-ce que vous dites donc ? que je suis...

GERVAIS.

Un brave jeune homme qu'ils ont emmené de force ; oh ! je nous connaissons en physiolomies.

FLORIDOR.

Et les autres sont...

GERVAIS.

Des malheureux qui vous ont attaqué. Je les ai vus.

FLORIDOR.

Ah çà, tout cela ne peut être qu'un badinage, amusons-nous. (*Haut.*) Oui, vous avez raison. Voyez-vous ce jeune gaillard, il ne se passe presque pas un soir qu'il n'empoisonne ou ne poignarde sa maîtresse ou son confident, et le plus souvent il finit par se tuer lui-même après eux.

GERVAIS.

Comment, il se tue !

LE GREFFIER.

Vous moquez-vous de nous ? en prison.

BELLEROSE.

Comment ! en prison ; un moment, s'il vous plaît. Voulez-vous la preuve que nous sommes d'honnêtes Comédiens ? Prenez cette valise, ouvrez vous-même, elle renferme nos papiers, nos certificats, nos répertoires signés et paraſés par les officiers municipaux de toutes les villes où nous avons joué.

LE GREFFIER *en ouvrant la valise.*

Eh bien, voyons, voyons cette valise ; je ne demande pas mieux que de vous trouver innocens. Il est certain que tous les effets inventoriés peuvent appartenir à des Comédiens ; et moi qui ai toujours été passionnément amoureux de la comédie, je serais charmé... Eh ! mais, que vois-je ? me trompai-je ? Non. Voilà tous les effets qui, suivant ma note, doivent se trouver dans la valise volée ce matin.

BELLEROSE *examinant la valise.*

Qu'est-ce que vous dites donc? Eh ! mais, cette valise n'est pas la nôtre.

LE GREFFIER.

Je le sais parbleu bien qu'elle n'est pas à vous : c'est ce matin

que vous l'avez enlevée à un pauvre voyageur qui cheminait tranquillement dans la forêt.

BELLEROSE.

Comment !.... Cette valise serait !... Ah ! je vois d'où provient la méprise. C'est ce diable de Ragotin qui, pendant que je causais avec le cousin Hubert...

RAGOTIN.

Sans doute, c'est moi qui aurai fait le mal.

LE GREFFIER.

Allons, allons, en prison.

FLORIDOR.

Permettez-donc, ce que j'ai dit n'était qu'une plaisanterie.

LE GREFFIER.

Une plaisanterie ! je vous trouve plaisant d'oser plaisanter avec la justice.

RAGOTIN.

Citoyen greffier, je me permettrai de vous observer que je ne suis qu'un amateur ; je suis la troupe au théâtre, mais je ne me soucie pas du tout de la suivre en prison.

LE GREFFIER.

Allons, allons, marchez de par la loi.

SCÈNE X et dernière.

LES PRÉCÉDENS, HUBERT, *la valise des Comédiens sous son bras.*

HUBERT.

Eh bien, qu'est-ce que c'est donc que ce tapage ?

LE GREFFIER.

Ciel ! serait-ce encore un fripon ?

BELLEROSE.

Le cher cousin Hubert ! sa présence en ces lieux,
Sans doute, mes amis, est un bienfait des dieux.

HUBERT.

C'est toi, cousin ! et par quelle aventure ?

LE GREFFIER.

Son cousin ; en prison avec les autres.

HUBERT.

Qu'est-ce que vous dites donc en prison ? Parlons d'affaires. On m'a dit que je trouverais ici le greffier que je cherche partout pour lui remettre cette valise. J'arrive et il me fait mettre en prison. Ah çà, je suis un bon vivant, moi ; mais je ne vaux rien quand je me fâche, je vous en avertis.

LE GREFFIER.

Encore une valise !

HUBERT.

Eh ! sans doute, que ce matin j'ai enlevée à des brigands dans la forêt ; mais explique-moi donc, cousin. . .

LE GREFFIER *ouvrant la valise et en tirant des papiers.*

Oh ! oh ! mais voici qui me paraît singulier : (*lisant.*) Répertoire, Pygmalion, Béverley, Tartuffe (1), l'Amant jaloux, Roméo et Juliette.

HUBERT.

Pygmalion, Béverley ! on m'avait dit que cette valise appartenait à un maquignon.

LE GREFFIER.

Eh ! non ; celle du maquignon était entre les mains de ces honnêtes gens.

HUBERT.

Serait-ce elle par aventure qui les faisait aller en prison ! Parbleu, citoyen greffier, j'arrive à propos pour vous empêcher de faire une sottise, passez-moi l'expression.

LE GREFFIER.

Comment, comment, que voulez-vous dire ?

HUBERT.

Que ces prétendus voleurs sont en effet des Comédiens.

BELLEROSE.

Que c'est par une méprise que nous vous expliquerons, que la valise du maquignon se trouve en notre possession.

FLORIDOR.

Et qu'enfin voici la nôtre.

JAVOTTE.

Comment, ce serait des Comédiens !

---

(1) Au nom de *Tartuffe*, tous les Comédiens ôtent respectueusement leur chapeau.

TOUS.

Eh! sans doute.

BERTRAND.

Oh! quel plaisir de voir la comédie à Beaugency!

GERVAIS.

Mais un moment, vous êtes d'une promptitude! Votre greffier est trop prudent pour ne pas s'informer un peu des moyens d'existence de ce Béverley, de ce Pygmalion, et du nommé Roméo.

LE GREFFIER *en éclatant de rire.*

Comment!... ce que c'est que l'ignorance... Noms des Auteurs des pièces de théâtre, mon ami. Une autrefois... (*Aux Comédiens.*) Citoyens et Citoyennes, pardon de la méprise. C'est ce Monsieur.... (*Il montre Gervais.*) La sévérité de mon ministère exige....Vous sentez bien que je serai charmé... Quand comptez-vous débuter?

RAGOTIN.

Nous comptions ouvrir demain; mais la révolution que m'a causée cette aventure, m'a ôté presque tous mes moyens.

LE GREFFIER.

Pour vous les rendre, faites-moi l'amitié de venir tous souper chez moi.

HUBERT.

Avec bien du plaisir. Je suis de la société.

VAUDEVILLE.

LE GREFFIER.

Pour mieux réparer cette injure,
Je ferai tant que, dieu merci!
J'amènerai tout Beaugency,
Demain soir, à votre ouverture;
Faites chez nous un long séjour,
Et je vous demande en retour,
Pour ma femme et sa compagnie,
Une loge à la comédie.

GERVAIS.

Harpagon est à l'agonie,
Qui donc, au chevet de son lit,
Se tient toujours, fait tant de bruit?
Son héritier, je le parie.
Seul, il a voulu le veiller.
C'est lui qui change l'oreiller;
Il pleure, il se lamente, il crie;
N'est-ce pas une comédie?

HUBERT.

Le voyez-vous ce fier bravache,
Sur ces jambes si bien campé,
Et si gravement occupé
De son sabre et de sa moustache?
Comme il raconte ses exploits!
Seul, il s'est battu contre trois.
Mais ne craignez pas sa furie;
C'est encore une comédie.

BELLEROSE.

Voyez tous ces modernes drames;
Des chapelles et des cachots,
Des fous déguisés en héros,
Des diables déguisés en femmes;
Des calembourgs et des tombeaux,
Fin persiflage, madrigaux,
Sentimentale niaiserie;
Ce n'est pas là la comédie.

FLORIDOR.

Ah! quelle aimable compagnie!
Sorciers, voleurs et revenans,
Lions, lézards, tigres, serpens;
Ah! la belle ménagerie!
Et puis soudain démons en l'air;
Hélas! mon dieu! suis-je en enfer,
Me disais-je, l'ame saisie?
Non, j'étais à la comédie.

RAGOTIN.

Comme des farces l'on censure,
Crispin, Scapin et Patelin;
Ah! plaise au ciel que Ragotin
Ait une pareille aventure!
Car on se moque des censeurs,
Quand on a pour soi les rieurs.
Et, dans tous les tems, la folie
Fut l'ame de la comédie.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
rue Jacob, N.° 1186.